



Numéro 53

La Plume

Décembre 2025

www.laplumedauphine.fr

Rêves



crédit : SMGD

Édito

Chères Dauphinoises, chers Dauphinois,

L'équipe de La Plume espère que vous avez passé d'excellentes fêtes de fin d'année et de reposantes vacances ! Qui dit nouvelle année dit nouveaux objectifs et nouveaux projets. Nous sommes donc ravis d'ouvrir cette année 2026 avec notre premier numéro, placé sous le signe des « Rêves ».

Si ces derniers prennent une grande place dans notre vie, que l'on soit endormi ou éveillé, une part de mystère continue pourtant de les entourer. C'est pourquoi le PSLTalk de ce numéro vous propose une interview passionnante avec Thomas Andriillon, chercheur en neurosciences au CNRS, autour des avancées de la recherche sur les rêves. Plongez ensuite dans un dossier riche et varié, où nos Plumards explorent le thème sous toutes ses facettes : l'American Dream, les corps de « rêve » ou encore la notion de rêve dans la littérature.

Parce qu'un numéro de la Plume n'en est pas un sans ses rubriques usuelles ni ses jeux, les Plumards ont une fois de plus répondu à l'appel. Côté culture, vous trouverez un article sur la chasse aux sorcières contemporaine, un phénomène qui touche de plus en plus d'artistes. Côté international, partez à la découverte des mythes entourant le suneung, l'examen d'entrée à l'université sud-coréenne, réputé pour sa difficulté.

Au fil des pages, vous pourrez également découvrir une analyse sur l'essor de l'IA sur les marchés financiers et la possible bulle spéculative qu'il pourrait engendrer, ainsi qu'un article consacré à l'impact écologique de la Formule 1.

Enfin, pour conclure ce numéro, laissez-vous inspirer par les recommandations cinématographiques, musicales et littéraires de nos Plumards, en espérant qu'elles vous réservent de belles découvertes !

Au nom de toute l'équipe de la Plume, je vous souhaite une très belle année ! Qu'elle vous apporte santé, joie, réussite, et surtout, qu'elle vous permette de concrétiser certains de vos rêves... et peut-être même d'en faire naître de nouveaux.

Nour Jouni, vice-présidente de la Plume

— L'équipe —

Anatole AUDOUIT, Malak BEN BELGACEM, Justine BERNARD, Aya BERRO, Rony BROCHOIRE, Louisa CARDINAUD, Louane DE TROYER-COULLET, Anaé DUCHEMIN, Mohamed Rouaski FADEL, Shlavanya GERADE, Ornelia GRAVEZ, Séverine GUERRIER, Nour JOUNI, Alban LABORDE-LAULHE, Jeanne MILAN, Blandine MORINEAUX, Perrine NGUYEN VAN TUYEN, Sophie PIGNARRE, Ana RUBIO RIANO, Annaelle TALBI, Martin TOURASSE-BEAUVERT, Lubin TURBANT, Samuel WEISS.

— Nos partenaires —



Sommaire

DAU'TALK - - - - - page 4

- Interview avec Thomas Andrillon, docteur en neurosciences à l'Institut du cerveau, Alban Laborde-Laulhé, Ornélia Gravez.

DOSSIER - - - - - pages 5-9

- Ecrire ses rêves, simple exercice ou création littéraire?, Ana Rubio Riano.
- Les corps de rêve, Louisa Cardinaud.
- "American Dream", l'illusion d'un rêve universel, Anaé Duchemin.
- (Ré)apprenons à rêver, Sophie Pignarre.

CULTURE - - - - - pages 10-11

- Diarios de motocicleta : Le voyage initiatique de Che Guevara à travers l'Amérique latine, Blandine Morineaux.
- Quand les artistes deviennent sorcières, Anatole Audouit.

INTERNATIONAL - - - - - page 12

- Le Suneung : Le Mythe, l'Examen, et le Creuset des Inégalités Coréennes, Malak Ben Belgacem.

DECRYPTAGE - - - - - page 13

- IA : Une bulle sur le point d'éclater, Samuel Weiss.

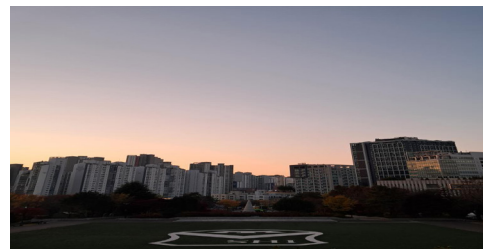
SPORT - - - - - page 14

- Formule 1 : les Grand Prix réchauffent la planète à grande vitesse, Martin Tourasse-Beauvert.

RECOMMANDATIONS - - - - - page 15

- Des recommandations qui font rêver..., Séverine Guerrier.

JEUX - - - - - page 16



NOUS CONTACTER



laplumedauphine.fr



laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !



La Plume



laplume_psl



@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal. - ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

Le science du rêve : interview du chercheur en neuroscience Thomas Andrillon.

Pouvez-vous vous présenter, et nous indiquer ce que vous faites ?

Je suis Thomas Andrillon, docteur en neurosciences, et je travaille dans une équipe au sein de l'Institut du Cerveau qui s'appelle la Dream Team, qui s'intéresse aux rêves, à l'éveil, à l'importance du sommeil, aux fonctions du sommeil, et à la manière dont tout cela fonctionne dans le cas normal ou dans les cas pathologiques. Le sommeil est un sujet très vaste. La question qui m'intéresse le plus, si je devais en choisir une, c'est : comment fonctionne notre cerveau ? Comment un organe biologique produit la conscience, c'est-à-dire notre capacité à percevoir le monde, à imaginer, à rêver, et comment cette conscience apparaît ou disparaît en fonction de notre état de vigilance. On peut être conscient du monde qui nous entoure, s'endormir et ne plus être conscient du tout, ou bien commencer à rêver. Comment l'activité de cet organe génère tout cela ?

Comment en science arrive-t-on à définir des notions comme "conscience" ou "rêve" ?

C'est précisément l'un des intérêts du champ de la conscience : il est fondamentalement interdisciplinaire. Je viens plutôt de la biologie, une discipline où l'on manipule parfois des concepts — comme "la vie" — sans en avoir de définition parfaitement satisfaisante, ce qui n'empêche pas de les étudier empiriquement.

L'étude de la conscience, elle, a d'abord été façonnée par la philosophie. Les premières réflexions étaient conceptuelles, puis le domaine est devenu de plus en plus empirique. Aujourd'hui encore, il existe un dialogue permanent entre conceptualisation et données : les définitions ne sont jamais figées, elles évoluent en fonction de ce que l'on observe. Actuellement, la conscience est définie comme l'expérience subjective : les pensées, les émotions, les sensations, tout ce que ressent un individu depuis son point de vue interne. C'est extrêmement vaste, et surtout profondément privé : personne n'a accès directement à l'expérience d'autrui. Cette nature subjective pose évidemment des limites, d'autant plus visibles avec l'apparition d'algorithmes capables d'affirmer "je pense". Peut-on se fier à un simple rapport subjectif ? Qu'est-ce qui distingue une expérience consciente authentique d'une simulation ?

C'est pourquoi, dans la pratique scientifique, on doit affiner nos définitions. On garde une définition globale, mais on étudie toujours des aspects beaucoup plus spécifiques et mesurables : la perception consciente d'un stimulus, la capacité à rapporter un contenu mental, la présence d'une expérience juste avant le réveil, etc. Ces composantes peuvent être isolées et mises en relation avec des données objectives. C'est cet aller-retour constant entre les grands concepts et les mesures concrètes qui permet d'avancer.

Quels outils utilise-t-on pour mesurer les états de conscience, notamment les rêves ?

En général, notre méthode repose toujours sur la comparaison entre un rapport subjectif et des mesures objectives. D'un côté, la personne nous dit ce qu'elle a vécu ; de l'autre, nous avons des indicateurs mesurables indépendants de son récit.

Pour le rêve, cela se traduit par un protocole en deux temps. On réveille un participant, on lui demande s'il rêvait ou s'il avait « quelque chose en tête », puis on confronte son récit à son activité cérébrale juste avant le réveil. Si la personne dormait mais rapporte une expérience mentale, on peut considérer qu'il s'agit d'un rêve ayant une réalité biologique.

Cela n'a pas été simple à faire accepter. On a longtemps soutenu que les rêves étaient trop privés, trop malléables, trop faciles à reconstruire au réveil pour constituer un matériau scientifique fiable.

La clinique a fourni des preuves très fortes, notamment grâce aux travaux de la professeure Isabelle Arnulf sur les patients atteints de trouble du comportement en sommeil paradoxal (RBD). Ces personnes n'ont plus l'atonie musculaire normale du sommeil paradoxal : elles bougent pendant leurs rêves et "jouent" physiquement ce qu'elles vivent mentalement. Or leurs mouvements correspondent précisément aux récits qu'elles donnent au réveil. Dès que la paralysie musculaire disparaît, le contenu du rêve devient comportement. Il devient alors très difficile de soutenir qu'elles inventent tout après coup.

C'est en accumulant ces données, en confrontant théories, critiques et observations, que s'est construite progressivement une science empirique du rêve.

Vous travaillez aussi sur la base internationale Dream. Comment assure-t-on la cohérence des données ?

La recherche sur le rêve n'est pas nouvelle, mais elle est longtemps restée marginale. Il n'existe pas de modèle animal du rêve, ce qui limite énormément les approches biologiques. Et beaucoup de laboratoires ont voulu se distancier de la psychanalyse, ce qui a aussi freiné le développement du domaine. Les études étaient souvent petites, trop petites pour les méthodes modernes d'analyse.

D'où l'idée de mettre en commun les données à l'échelle internationale

: pour progresser, il faut harmoniser les concepts et les protocoles. Certains détails méthodologiques changent tout. Par exemple, poser la question à un dormeur « Avez-vous rêvé ? » plutôt que « Aviez-vous quelque chose en tête ? » peut changer entièrement les résultats. Le mot "rêve" est un concept culturel : beaucoup

de personnes ne classent comme rêve que quelque chose de bizarre ou de narratif. Or pour un scientifique, toute expérience consciente pendant le sommeil est un rêve. Si chaque laboratoire définit différemment ce qu'il étudie, on ne parle plus de la même chose.

Quel est l'état actuel de la recherche sur le rêve ?

L'un des gros changements récents a été de corriger l'idée selon laquelle le rêve serait essentiellement lié au sommeil paradoxal. C'était pratique, car la majorité des rêves rapportés viennent de ce stade. Mais les dix à quinze dernières années ont montré que l'on rêve aussi beaucoup en sommeil lent. Les rêves y sont parfois différents, mais ils existent bel et bien. Le rêve ne dépend donc pas d'un seul état physiologique : certaines dynamiques corticales pourraient suffire à les générer, quel que soit l'état global du sommeil.

La seconde grande question concerne la fonction du rêve. Pourquoi rêvons-nous ? Régulation émotionnelle, créativité, recombinaison de souvenirs... Il existe de nombreuses hypothèses, mais aucune certitude. Les modèles cliniques aident à avancer. Par exemple, les narcoleptiques rapportent beaucoup plus de rêves lucides que la population générale, et certains peuvent même répondre depuis leur rêve en contractant des muscles du visage. C'est une brèche rare dans la barrière entre rêve et éveil, qui permet d'étudier en temps réel l'apparition de la conscience dans le rêve.

Alban Laborde-Laulhé - Chimie ParisTech - PSL
Ornelia Gravez - Dauphine LSO

(Retrouvez l'interview complète avec Thomas Andrillon sur laplumedauphine.fr)

Écrire ses rêves, simple exercice ou création littéraire ?

L'épreuve est toujours la même : au réveil, les émotions du rêve persistent, mais la trame s'avère impossible à saisir, et encore plus impossible à retranscrire. Mettre ses rêves par écrit, c'est tenter de transférer cette incohérence dans un texte, afin que la lecture restitue cette absurdité qui pourtant dans la nuit faisait sens. Retranscrire ses rêves permet d'écrire avec une imagination débordante et inépuisable, ce n'est ici pas la matière qui manque mais le langage. Se confronter à l'ineffable en transcrivant ses rêves engendre une création littéraire, dont la vocation est de démanteler les structures narratives et stylistiques. L'enjeu n'est donc pas de sauver la trame des événements rêvés, mais de capturer l'impression et l'atmosphère brute qu'ils laissent. C'est dans cette optique que depuis deux ans maintenant, j'essaie, quand le temps me le permet et que le rêve m'a suffisamment marqué, d'écrire mes rêves.

Exemples de rêves :

20/01

J'ai beaucoup rêvé hier soir
Il y avait un bus
Il était un retard
J'étais dans une maison sur deux étages avec une véranda au deuxième dans une sorte de jungle
Il y avait un danger
Peut-être un tigre
Je devais m'enfuir
C'est peut-être là que j'ai pris le bus
Il était vraiment mauvais ce bus, je crois que je l'ai échangé pour un blablacar finalement
Et quelque chose avec une boîte aux lettres et une piscine à bulles

16/08

Je m'endors vers une heure. Je flotte énormément et mon corps tout entier valse. Il n'y a pas de hauteur, largeur ou profondeur ; j'erre dans un tie and dye orange mouvant. Je m'endors. Je commence à rêver. Je crois que j'étais en train de surfer. Il y avait des vagues. Pourtant, j'étais sur un canapé avec des amis que je ne connais pas. Et là, débarque un surfeur blond, hyper cliché, californien avec des cheveux lavés au sel. Je ne l'aime pas. Pour se la péter, il surfe une énorme vague. BAM ! Tsunami. Ce qui fait tomber et mourir mon téléphone. Il ne veut pas me le remplacer, il est pauvre. Je me retrouve sans moyen de communication alors que je suis dans un pays étranger. Heureusement, auparavant, lors d'un secret santa, on m'avait offert un Blackberry. Je galère, je ne sais pas comment changer la carte SIM. Je casse ma carte SIM. Je crois que je meurs. Il est 4h30 du matin. Je me réveille en croyant que j'ai raté mon réveil. False alarm. Je me rendors. Il est 7h30. Lara m'appelle pour être sûre que je suis bien réveillée. Je décide de me rendormir. Je ne veux pas aller en littérature, je veux continuer à rêver. Il est 7h45. Je me rendors profondément. Je suis dans un parking. Un parking qui ressemble étrangement à un marché aux puces. Il y a des voitures. Je suis dans une voiture ? Il y a une ambiance inquiétante. Je crois que je rencontre quelqu'un. Je ne m'en rappelle vraiment pas bien. Il y a des routes en zig-zag, un peu comme les pistes de voitures pour enfant, mais version adulte. Je me rappelle seulement du sentiment qui m'a prise : j'étais inquiète. Pas apeurée. Il y avait une urgence, mais j'étais en même temps assez chill. Je crois que j'étais en train de manger des pancakes dans un diner américain quand je me suis réveillée vers 10h du matin.

22/11

Thérèse devait aller acheter des draps. J'en profite pour l'accompagner dans le magasin Disney. Je tombe amoureux d'un phare à paupière bleu à paillettes dans la palette de la petite sirène et je me rends rapidement compte qu'il vaut mieux mettre un fard en dessous pour que ça tienne. Thérèse rentre en bus, moi je rentre en uber. Je marche un peu pour que le uber soit moins cher. Je croise une dame d'une soixantaine d'années qui me propose de le partager. On s'entend très bien. A l'arrivée (vers Croix Rousse), je regarde si j'ai bien mon téléphone et mes clés. Elle m'a volé mes clés... Elle commence à rigoler « machiavéliquement ». Je pleure. Le chauffeur du uber me dit qu'il était convaincu qu'elle était mauvaise. Je m'enfuis en courant. Je regrette de lui avoir donné mon adresse. J'ai peur qu'à n'importe quel moment elle arrive chez moi. D'un coup c'est comme si Axel avait été présent pour l'intégralité du rêve. Il la surnomme la styliste car elle a critiqué son

“ Il n'y a pas de hauteur, largeur ou profondeur ; j'erre dans un tie and dye orange mouvant. Je m'endors. ”

costume et maintenant, il rêve de sa validation. Il m'énervé. Arrivée à la maison de Saint-Ouen, le bâtiment d'à côté brûle. J'ai peur que ce soit la faute de la vieille dame. Je décide de porter plainte. On me dit d'aller voir l'asso d'informatique de Dauphine. Je tombe dans la soirée des assos. Il n'y a que des littéraires, personne ne me calcule. Sauf Anne Sophie, ma prof de chorale du conservatoire, qui m'emmène dans une forêt féerique pour écouter mon récit. Je vais à l'église avec Thérèse — église à laquelle on a accès depuis l'appartement. On découvre qu'on peut utiliser le piano, mais aussi emprunter les chandeliers au cas où on reçoive du monde.

Ces retranscriptions de rêves, ne me permettent pas de me rappeler du rêve en tant que tel, mais elles me ramènent au sentiment d'absurdité ressenti pendant la nuit. Les phrases sont courtes, je ne peux pas développer plus, il fallait être là pour réussir à comprendre ce qu'est "Un parking qui ressemble étrangement à un marché aux puces." La manière dont je raconte, les adjectifs utilisés pourraient laisser croire qu'il y a une trame logique, c'est évident ! Évidemment que lorsque Thérèse va acheter des draps on va au magasin Disney, quelle question ! Au réveil lorsque j'écris mes rêves, ce qui en relisant ne fait aucun sens, est encore complètement cohérent, je ne prends pas le temps de le questionner, "Il y a des routes en zigzag, un peu comme les pistes de voitures pour enfant, mais version adulte." image super parlante n'est-ce pas ? Le sentiment du rêve, au matin, est encore présent et guide alors ma plume. Il ne s'agit pas de raconter une histoire qui fait sens, mais une histoire vécue sans la remettre en question. Ce n'est pas narrer des événements, mais capturer une atmosphère. Si la mémoire visuelle s'estompe vite, les affects, les émotions brutes et la tonalité générale, peuvent persister, et ce, quelques fois une journée durant. C'est précisément l'action d'écrire qui permet d'ancrer ces sentiments avant qu'ils ne se dissolvent. Ce manque de sens, cette écriture décousue, se retrouvent notamment dans les œuvres de Federico Garcia Lorca.

Au-dessus de Paris
la lune est violette.
Elle devient jaune
dans les villes mortes.
Il y a une lune verte
dans toutes les légendes.
Lune de toile d'araignée
et de verrière brisée,
et par-dessus les déserts
elle est profonde et sanglante.
Mais la lune blanche,
la seule vraie lune,
brille sur les calmes
cimetières de villages.

Federico Garcia Lorca, Chansons sous la lune

Dans ce poème, l'écriture de Lorca s'écarte du réel en attribuant à la lune des couleurs arbitraires (« lune est violette », « lune verte »), un procédé qui mime l'incohérence du rêve où les objets conservent leur identité tout en adoptant des propriétés illogiques. L'enchaînement d'images disparates (« lune de toile d'araignée et de verrière brisée ») montre bien que ce n'est pas le récit qui importe, mais la capture d'une atmosphère fragmentée. Enfin, la puissance créatrice sur l'idée du duende : une écriture qui renonce à la logique pour ancrer un affect brut et bouleversant. Dans son sens premier, le duende évoque un lutin, un petit diable ou parfois un vieux gnome selon les récits traditionnels. Cependant, "duende" a aussi la même étymologie que l'on retrouve en français dans "dominer". Il correspond donc aussi à un état de transe, rencontré dans des moments d'expressivité extrême, d'envoûtement. C'est une figure tragique, caractérisée par une morbidité omniprésente. Il est décrit par Goethe comme "Pouvoir mystérieux que tous perçoivent et nul philosophe n'explique." Ce n'est pas un pouvoir que l'on peut expliquer rationnellement mais un ressenti poignant inexplicable. A l'instar du rêve, ce duende impose des visions, une façon de voir le monde magique, qui déforment la réalité et se libèrent de toute logique ou rationalité. Le monde prend une forme irréaliste. Le duende change la perception tout en décuplant la sensibilité. Cette force influence donc la création artistique et s'exprime particulièrement dans les arts vivants. Il est caractérisé par un non-sens que le poète s'efforce de représenter, en témoignent des poèmes tels que "L'Église abandonnée" dans lequel Lorca écrit "il jetait un petit cube de fer blanc dans le coeur du prêtre", cette simple image du cube de fer blanc illustre le non-sens du poète. En effet, Lorca décrit une

balle, objet sphérique ici cubique. Les proportions du monde sont inversées. Outre les objets, les humains aussi se transforment : son fils se confond avec une fille qui devient elle-même un poisson. "J'ai compris que ma fille était un poisson". Le lecteur perd tout repère, tout est confus et aucun sens n'apparaît. Dans la préface de Poésie III, André Belamich s'exprime pour qualifier ce poème. Il dit "nous sommes entraînés dans un carrousel burlesque dérisoire". Cette absence de sens est en réalité maîtrisée par le poète. Il cherche justement à représenter ce non-sens, et le duende lui permet de le faire parfaitement : "à l'absurdité de la vie, le poète répond par le non-sens de son langage" explique André Belamich dans cette même préface. C'est une esthétique de la déformation : le monde n'y est pas représenté, il y est réinventé. L'acte d'écrire ses rêves, avec leur incohérence et leur absurdité, s'apparente à une démarche poétique guidée par le duende. Cet apparent non-sens onirique est littérairement pertinent. Loin d'être un simple exercice de mémoire, c'est une manière de se mettre au service de cette "force irrationnelle et inexplicable". Le matin nous ne sommes pas complètement éveillés, nous vacillons encore entre la nuit et le jour, assez réveillés pour retranscrire, trop endormis pour trouver le sens. De ce fait, l'écriture se rapproche d'une écriture plus pure. Plus pure, certes, mais pas complètement automatique comme le concevaient les surréalistes (Breton, Soupault). Dans l'état de semi-éveil, l'écriture du rêve n'est pas exempte d'un travail de reconstruction et d'interprétation qui est forcément influencé par la conscience qui revient. Le rêve, en lui-même, est l'image pure du duende, mais sa retranscription est le moment où le rêveur commence déjà à mettre en forme l'informe. En choisissant la ponctuation, en isolant certaines images par des sauts de ligne, et en cherchant le mot juste pour décrire un sentiment (comme l'inquiétude plutôt que la peur). Cette

“à l'absurdité de la vie, le poète
répond par le non-sens de son
langage”

intervention, ne trahit pas l'incohérence onirique, mais la transforme en matière littéraire. L'enjeu n'est pas l'absence de conscience, mais la priorité donnée au ressenti brut sur la logique narrative. Ce n'est pas une coïncidence si Lorca lui-même associe la force du

duende à la mort, à la perte de contrôle, à l'irruption de l'irrationnel : le rêve est une petite mort, où la conscience s'éteint partiellement. Ainsi, écrire ses rêves est un exercice d'écriture, où l'on renonce volontairement à comprendre, une manière d'approcher une écriture plus neuve et puissamment créatrice.

Ana Rubio Riano, L3 LISS



Crédit de l'image : Nour Jouni

Les corps de rêve

Quand vous vous regardez dans le miroir, aimez-vous ce que vous voyez ?

Pour beaucoup de femmes, d'hommes, d'adolescents et même d'enfants, la réponse est, malheureusement non. Tous genres et âges confondus, nous pouvons être amenés à critiquer, censurer, voire détester une ou des parties de notre corps.

Même si ce n'est pas le cas de tout le monde (encore heureux !), des mini-comparaisons peuvent s'inviter dans notre esprit, du type, « si seulement je pouvais emprunter les abdos de Raphaël pour l'été... » ou « pourquoi mes sourcils sont cousins et non jumeaux ? ». Effectivement, la comparaison est humaine. Mais le corps de rêve est une construction sociale.

Il n'existe pas de corps de rêve

Le corps de rêve renvoie à un ensemble de caractéristiques physiques considérées comme parfaitement désirables, voire idéales, dans une société donnée.

En principe, chacun en construit sa propre idée : c'est un concept très intime, subjectif et lié à des goûts personnels.

Pourtant, cette image est fortement influencée par l'extérieur : la société façonne ce qui est perçu comme beau, normal ou enviable. Elle définit des standards de beauté et les impose à travers les magazines, publicités, livres et films.

Il est important de retenir que cet idéal varie selon les cultures et les époques. Effectivement, l'idéal physique féminin des années 1950 (Marilyn Monroe) n'a rien à voir avec celui des années 1990 (Kate Moss) ou d'aujourd'hui (Kim Kardashian). On constate qu'au fil du temps, les diktats de la beauté évoluent et se contredisent, encensant une silhouette avant de lui préférer son contraire dix ans plus tard. La beauté universelle et permanente existe-elle vraiment ?

Le problème n'est pas d'avoir des préférences, mais que la société n'en impose qu'une seule et considère toutes les autres comme insuffisantes.

Sommes nous défini(e)s par notre corps ?

Au début des années 2000, le mouvement body positivisme a multiplié les représentations dans les médias, montrant des corps XXL, des couleurs de peau variées, différentes morphologies, ainsi que des personnes âgées ou handicapées. Le mouvement portait ce message « Tous les corps sont valables et méritent d'être aimés », célébrant la diversité des corps.

Mais pouvons-nous réellement nous détacher des pressions sociales ? Difficilement.

La preuve : lorsque l'Ozempic – un médicament destiné aux personnes diabétiques – a été commercialisé, il a été massivement utilisé par des personnes cherchant à perdre du poids rapidement et facilement. Où sont partis les slogans « Mon poids ne me définit pas » ou « Mon corps est parfait tel qu'il est », tant revendiqués par les célébrités

qui ont elles-mêmes fini par avaler ce médicament ? En réalité, cette tentative de faire accepter tous les types de corps, bien qu'optimiste, s'est heurtée à une société qui continue de valoriser certaines formes, couleurs et esthétiques au détriment d'autres. Il est malheureusement difficile d'échapper à cette pression silencieuse mais constante.

En outre, le "beauty privilege", permet à des personnes de bénéficier de nombreux avantages (salaires plus élevés, meilleures chances d'être recruté) seulement parce que leur apparence correspond aux normes, demeure un facteur de discriminations structurelles.

Ainsi, bien que le body positivisme ait apporté davantage de représentation, de visibilité et d'inclusion, dire "j'aime mon corps" ne suffit pas pour que le monde cesse de juger et de discriminer.

“ Le corps de rêve restera un rêve, une illusion, une quête dépourvue de sens. ”

La vérité sur les corps

Malgré tout ce que la société valorise ou dévalorise, une chose reste vraie : votre corps mérite d'être traité avec douceur et gratitude. Trop souvent, nous oublions sa fonction première au profit de l'esthétique : il nous permet de respirer, marcher, rire, sentir, danser, aimer et vivre. Et pourtant, nous le critiquons sans pitié alors qu'il est notre meilleur ami.

Alors, retenez : le corps de rêve restera un rêve, une illusion, une quête dépourvue de sens.

Même ceux que vous voyez sur Instagram, Tiktok ou Netflix, sont retouchés et embellis de filtres et de Botox.

À partir de ces lignes, je vous invite à célébrer vos singularités : un grain de beauté mal placé, un ventre qui dépasse, des sourcils asymétriques. Il n'existe pas une seule manière d'être un(e) 10/10, mais une magnifique infinité.



Illustration par Louisa Cardinaud

Louisa Cardinaud, L3 MGO

"American Dream", l'illusion d'un rêve universel.

crédit image : Louisa Cardinaud



"I have a dream" : ces mots de Martin Luther King résonnent encore comme l'écho d'un idéal universel. Celui d'une société dans laquelle chacun serait l'égal de l'autre, disposerait des mêmes libertés, des mêmes opportunités, des mêmes chances de changer de vie et de s'accomplir.

Longtemps perçu comme une promesse de liberté et de réussite, le rêve américain a façonné l'imaginaire collectif de générations entières. Mais qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

Des idéaux démocratiques au mythe du garage

Le terme "American Dream" fut popularisé au début du XXe siècle par l'écrivain américain James Truslow Adams. À l'origine, il ne s'agissait pas d'un appel à l'enrichissement matériel, mais d'un projet démocratique ; créer un pays égalitaire, offrant à tous la possibilité d'une vie meilleure, indépendamment de sa naissance. Rapidement l'idéal s'est transformé en synonyme d'ascension sociale, porté par l'image du self-made man. Le mythe du garage, où naissent les grandes entreprises - de Hewlett-Packard à Apple - illustre cette croyance que le travail et la persévérance suffisent pour renverser le destin.

Icônes d'un rêve possible

Certains parcours semblent donner corps à cette croyance. Barack Obama, élu premier président noir des États-Unis, a marqué l'histoire, incarnant pour beaucoup la preuve qu'un pays marqué par la ségrégation pouvait offrir des chances à tous.

Au-delà de la politique, les éléments tels que la Green Card, symbole d'une vie nouvelle, ou l'influence culturelle des universités américaines ont renforcé l'idée d'un pays où tout semble possible, capable d'attirer des talents de tous horizons. Le cinéma hollywoodien, en embellissant les grandes villes et les campus, a ancré l'idée que les États-Unis étaient la porte d'entrée d'un changement de destin.

L'écart avec la réalité

Derrière l'image brillante, la réalité se révèle bien plus complexe. L'accès à ce rêve demeure profondément inégal. Non seulement les discriminations sociales et raciales persistent, mais les barrières migratoires de ce pays, transforment l'espoir en épreuve.

Une étude du Center for American Progress a démontré que la mobilité sociale est aujourd'hui plus faible que dans de nombreux pays européens. Autrement dit, il est plus facile de changer de classe sociale en France, en Allemagne ou au Danemark qu'aux États-Unis.

Les inégalités se creusent, et une nouvelle forme de ségrégation apparaît : non plus raciale, mais économique et territoriale. Les familles riches et pauvres ne vivent plus dans les mêmes villes, ne fréquentent pas les mêmes écoles, n'accèdent pas aux mêmes ressources. Le rêve américain censé unir autour d'un idéal social, se fragmente en plusieurs mondes parallèles.

De la grandeur à la nostalgie

Pour certains, l'arrivée de Donald Trump à la Maison-Blanche a été interprétée comme une rupture dans les ambitions sociales américaines. Les discours sur la grandeur des États-Unis s'apparentent davantage à un souvenir nostalgique qu'à un projet d'avenir. Les promesses d'opportunités illimitées se heurtent désormais à des obstacles : le creusement des inégalités, la montée de

tensions sociales et les discriminations persistantes.

Aujourd'hui, le rêve américain existe encore, mais il n'est plus universel. Certains entrepreneurs, chercheurs ou artistes en font encore l'expérience, mais il reste inaccessible pour la plupart. Si les films, les récits de réussite et les slogans politiques véhiculent toujours cet idéal, la réalité quotidienne est souvent plus sombre que l'image vendue.

Un mythe à réinventer ?

Le rêve américain a sérieusement évolué, d'un idéal d'égalité et d'opportunité, il est devenu l'emblème de la réussite personnelle, de l'ambition individuelle parfois détachée du collectif. Il continue d'inspirer mais rencontre des contradictions profondes. Les États-Unis font encore rêver mais ce rêve est fragmenté, accessible pour certains, hors de portée pour d'autres, et parfois même illusoire. La question reste ouverte : faut-il repenser le rêve américain d'Adams pour l'adapter aux réalités contemporaines ? Ou accepter qu'il ne soit désormais plus qu'un mythe, une histoire que l'on raconte sans pour autant y croire vraiment ?

Anaé Duchemin, L3 Francfort.

(Ré)apprenons à rêver

« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant... » écrivait Verlaine quand Baudelaire se perdait au coin d'un rêve parisien ; que l'hiver se faisait songe dans les nuits érotiques de Rimbaud. Le crépuscule est propice au génie ; quand l'absurde devient loi, l'étrange devient sublime. Si l'absinthe était la débauche des poètes, la nuit était leur muse.

D'un coup de pinceau donner à l'illusion toute sa réalité... Dali prêtait à nos rêves la forme du tigre sortant d'une grenade, quand passait à l'horizon la silhouette effilée d'un chameau aux membres arachnéens... Bizarres, incongrus, sensuels ou morbides, nos songes sont le lieu des plus étranges rencontres. Les montres s'amollissent. Les masques prennent vie. Qu'on pense à Alice et aux merveilles empoisonnées du monde qu'elle découvre ! A ces angoisses, ces euphories, ces étrangetés. A Freud, Œdipe et ses complexes, Psyché et ses amours !

Le rêve inspire, le rêve fascine, le rêve effraie.

« Je n'ai que le ciel et mes rêves comme repère ; Je suis, Je vis A la recherche de la paix » chante Diams aujourd'hui.

Horizon d'attente, refuge pour un cœur meurtri, le rêve rassure, le rêve protège, le rêve implore. Dans un monde où nous perdons la foi, où l'avenir semble obscurci, nos nuits sont nos fuites. Nos escapades. Si j'évoque le rêve dans toute sa majesté classique, pour en confier la fraîcheur nouvelle, permettez-moi un détour vers un songe un peu rétro... « Je rêvais d'un autre monde » chantait le groupe Téléphone, dans sa modernité passée. Un autre monde pour d'autres vies, un autre temps pour d'autres hommes. Où en sommes-nous aujourd'hui, dans un monde où le rêve ne se projette plus vers l'avenir, ni même vers le passé ; où nous nous renfermons dans nos têtes, dans nos écrans, notre propre folie ? Le songe est notre dernière chance. Notre espoir. Notre cri.

« I have a dream » lançait Martin Luther King, ancrant le rêve dans le combat pour l'égalité. Le rêve serait-il une arme politique ? L'espoir fulgurant d'une vie plus juste ne pourrait être plus justement incarné que par ce mot, dream. Aujourd'hui comme hier, le rêve incarne autant la force des revendications que la fragilité de leur prise en compte. « Imagine all the people living fort today », chantait John Lennon, en proposant l'utopie d'un monde pacifié. Rêver nous unit. Rassemble l'humanité dans ce qu'elle a de plus universel, et de plus beau.

Car le rêve n'est-il pas la préface de l'amour ? De la pureté brumeuse de la chaste jeunesse, aux baisers brûlants des amants ; de la curiosité libertine aux penchants les plus tendres, qui n'a pas, des nuits durant, rêvé d'aimer ? Aimer, mourir d'aimer, sur l'écran noir de nos nuits blanches. Comme le soir les corps se parent longuement, de mille éclats de nacre et de rêves chantants...

Ah ! fantômes de nos nuits, que n'êtes-vous réels ! Je ne serre dans mes bras que des illusions de poussière. Et de la poussière de rêve naissent les cauchemars. A la manière des personnages torturés d'Alfred Hitchcock, les plus profondes angoisses émergent et se déploient jusqu'à nous écraser. Chevaux fous et monstres hideux que Füssli jette sur la toile surgissent de toutes parts ; le sang jaillit et les ténèbres nous absorbent. Nous ne sommes plus qu'un hurlement solitaire. Des fous. Comment nous libérer ?

Le fou au rire est lié ; du fou du roi à un fou-rire, il suffit d'un mot pour retrouver la lumière. Comme l'enfant qui s'endort et qui se lève, éveillé par son propre rire, le rêve est tendre et doux. Il y a en lui quelque chose de l'émerveillement, qui triomphe de l'horreur, qui triomphe de l'ennui. De l'oubli. Dans un monde que Weber disait désenchanté, ne perdons pas cette étincelle. Réapprenons à rêver, quitte à nous perdre parfois dans les contrées étranges de notre conscience. La joie du songe vaut bien le risque du cauchemar.

Sophie Pignarre, L2 CPES PSL.

“ Ah ! Fantômes de nos nuits, que n'êtes vous réels ! Je ne serre dans mes bras que des illusions de poussière ! ”



Illustration par Sophie Pignarre.

Diarios de motocicleta : Le voyage initiatique de Che Guevara à travers l'Amérique latine

«Chaque endroit que nous visitons laisse une empreinte dans notre âme.» Cette citation est issue du film de Walter Salles "Diarios de Motocicletas", paru en 2004.

Ce film s'inscrit dans le genre des "road movies" (films de voyages) est inspiré des notes du carnet de voyage d'Ernesto Guevara.

Dans cette épopée biographique, nous suivons deux amis, Ernesto Guevara, plus tard appelé le "Ché" (argot argentin) et Alberto Granada, qui décident de mettre de côté leurs études de médecine afin de partir en moto à travers l'Amérique Latine. Les deux amis, l'un spécialiste de la maladie "lèpre" et l'autre biochimiste, traversent l'Argentine, le Chili, la Bolivie, le Pérou, l'Equateur, la Colombie et le Venezuela. A bord de leur moto, surnommée La Poderosa (la puissante), ils parcourent plus de 10 000 km en un mois. A travers leur périple, ils font des rencontres formatrices qui auront un impact sur l'engagement politique et social de celui qui deviendra connu sous le nom de Che Guevara.

Ce sont toutes ces rencontres et aventures qui ont mené Ernesto à lancer la Révolution Cubaine quelques années plus tard.

Les paysages d'Amérique latine, les musiques typiques ainsi que les rencontres touchantes contribuent à la beauté du film. On y découvre l'identité latinoaméricaine ainsi que la pauvreté et l'inégalité auxquelles les peuples font face.

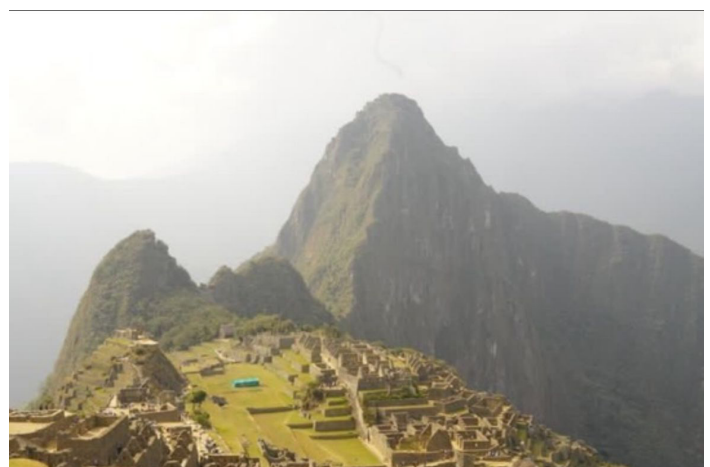
Chaque endroit que nous visitons laisse une empreinte dans notre âme.

Plusieurs scènes illustrent la construction de l'engagement d'Ernesto, le développement de son sens de la justice sociale et sa sensibilité aux inégalités.

Parmi les scènes les plus marquantes du film, on trouve celle où Ernesto arrive devant les ruines de Machu Pichu. Là-bas, il constate la destruction de l'empire Inca et des peuples indigènes par les conquistadores. Plus globalement, il est frappé par la colonisation qui a affecté son continent ainsi que par la précarité des peuples amérindiens. Plus tard, il fait la rencontre d'un couple de mineurs lors de la traversée d'un désert. Le couple raconte comment il est obligé de travailler dans des conditions précaires, car accusés d'être subversifs. Arrivés au Pérou, ils travaillent en tant que volontaires dans une colonie de lépreux de San Pablo. Là-bas, ils sont choqués par la discrimination dont sont victimes les malades séparés des logements des soignants par une rivière.

Ce film a d'ailleurs remporté l'Oscar de la meilleure chanson originale en 2005 en plus de 21 prix internationaux.

Blandine Morineaux, L3 LISS.



Crédit de l'image : Paul Kiner.

Quand les artistes deviennent sorcières.

Les Sorcières d'Akelarre (2020) de Pablo Agüero plonge le spectateur dans l'Espagne du XVIIe siècle, où huit jeunes femmes, accusées de sorcellerie, se retrouvent prisonnières de l'Inquisition.

Le film ne montre pas de magie au sens littéral, mais quelque chose de bien plus puissant : la capacité de ces femmes à rêver ensemble, à transformer leur captivité en un espace de résistance onirique. Leurs chants, leurs danses, leurs récits deviennent des sorts jetés contre l'oppression, une sorcellerie faite de mots, de rythmes et d'images. Cette idée d'une magie née du rêve et de la création résonne étrangement avec la musique contemporaine. Et si les artistes modernes étaient les nouvelles sorcières ?

Des femmes comme Taylor Swift, Florence Welch (Florence + the Machine) ou Ethel Cain utilisent leurs chansons pour tisser des cauchemars en mélodies, pour prophétiser des vérités que le monde préfère ignorer, ou pour réécrire leur propre destin. Leurs albums sont des grimoires, leurs clips des rituels, et leurs paroles des incantations.

Dans un monde où les femmes artistes sont encore souvent réduites à des stéréotypes, tour à tour muses, folles ou manipulatrices, la sorcellerie devient une métaphore de la création elle-même : un acte de lucidité douloureuse, de transformation, et de rébellion. Et si la musique était le dernier refuge des sorcières ?

« They're burning all the witches, even if you aren't one / They got their pitchforks and proof, their receipts and reasons » (Taylor Swift, I Did Something Bad). La sorcellerie n'est pas un choix, mais une accusation. Comme dans les procès de l'Inquisition, les femmes artistes sont souvent traitées en sorcières : jugées, surveillées, réduites à des stéréotypes. Florence Welch, avec Everybody Scream, hurle cette rébellion : « The witchcraft, the medicine, the spells and the injections », à présent comme remède, comme sort jeté contre l'oppression. Ethel Cain, elle, murmure dans Sun Bleached Flies : « God loves you, but not enough to save you », rappelant que la magie, parfois, est la seule issue. Ces artistes ne jouent pas à être des sorcières, elles le deviennent, par nécessité.

« I was in my tower weaving nightmares » (Taylor Swift, Cassandra). La tour est un rêve éveillé, un espace où l'on tisse ses peurs en mélodies. Swift y décrit l'impuissance transformée en art, comme Cassandra prophétisant un destin qu'elle ne peut éviter. « What happens if it becomes who you are ? », la question résonne comme une malédiction : et si le cauchemar finissait par nous définir ?

Florence Welch, dans Everybody Scream, répond par la transe : « The magic and the misery, madness and the mystery / Oh, what has it done to me ? » La musique est ce lieu où le rêve et la folie se confondent, où l'on conjure la réalité en chantant. Ethel Cain, avec « So I just prayed and I keep praying », montre que la prière, comme la chanson, est un sort désespéré, une tentative de contrôler l'incontrôlable.

« See, I've come to burn your kingdom down » (Florence + the Machine, Seven Devils). La sorcellerie de Welch n'est pas une métaphore, mais un acte de guerre. Elle ne se contente pas de conjurer les démons (« Seven devils in my house »), elle les embrasse, les retourne contre ce qui l'a opprimée. « All your love will be exorcized », l'amour toxique, les attentes, les cages, tout doit brûler. La musique devient cette fois un rituel pyromane, un moyen de réduire en cendres les royaumes qui ont tenté de la définir.

Ethel Cain, elle, chante depuis les ruines : « I still call home that house in Nebraska [...] Where we found each other on a dirty mattress » (A House in Nebraska). Ici, la sorcellerie n'est pas un brasier, mais une « liturgie de l'absence ». La maison hantée, le matelas souillé, la prière sans réponse (« Praying straight to God »), tout évoque un rêve éveillé où le passé ne meurt jamais. Pourtant, c'est dans cet espace maudit qu'elle trouve sa voix. L'une brûle, l'autre ressuscite les fantômes, mais toutes deux utilisent la musique pour survivre.

La sorcellerie musicale n'est ni un mythe ni une esthétique : c'est une survie. De Cassandra à Florence Welch, en passant par les sorcières d'Akelarre, ces femmes transforment leurs cauchemars en sorts et leurs silences en chants rappelant que le dernier refuge des magiciennes, c'est la mélodie elle-même.

Anatole Audouit, L1 LSO.

Ces artistes ne jouent pas à être des sorcières, elles le deviennent, par nécessité.



Illustration par Jeanne Milan.

IA : Une bulle sur le point d'éclater ?

Depuis la démocratisation de l'intelligence artificielle générative, les investissements dans ce secteur ont explosé. Selon de nombreux observateurs, y compris Sam Altman, créateur de Chat GPT, l'optimisme tournerait à l'euphorie. Une bulle spéculative serait en train de se former autour des entreprises de l'IA. Mais qu'est-ce qu'une bulle ? Que risque-t-on ? Décryptage.

Une bulle spéculative ?

Une bulle se forme quand le cours d'une entreprise en bourse augmente de manière excessive, à tel point qu'il ne correspond plus à sa valeur réelle. C'est ce qu'on peut observer chez les « 7 magnifiques », les mastodontes américains de la tech les plus valorisées : Alphabet (Google), Apple, Microsoft, Amazon, Tesla, Meta et Nvidia. Cette dernière, leader mondial des puces électroniques, est devenue la société la plus cotée au monde. Les logiciels d'IA générative demandent une importante puissance de calcul, ce qui requiert l'achat massif de processeurs. Sa capitalisation a dépassé les 4000 milliards de dollars : c'est plus que le PIB français.

Les investisseurs font le pari que l'IA générative va engendrer une nouvelle révolution industrielle, et qu'elle rapportera gros. Pour l'instant, pas grand-chose. La plupart des start-up (Open Ai, Anthropic) sont très loin d'être rentables. Le propriétaire de Chat GPT a déjà dépensé 1000 milliards de dollars, alors que le chatbot ne rapporte que 13 millions par an.

En réalité, la valeur de ces entreprises augmente parce que les investisseurs sont persuadés que leurs cours vont encore augmenter. Ils continuent à acheter et créent un mouvement cyclique : la bulle grossit. Ce phénomène est renforcé par un effet circulaire. Les fabricants de puces financent les start-up, pour qu'elles construisent des datacenters et qu'elles achètent à leur tour des processeurs.

Des souvenirs de la bulle Internet

En octobre dernier, le Fond Monétaire International a comparé cette situation à celle de la bulle Internet, à la fin des années 90. A cette période, la croyance qu'Internet allait changer le monde a engendré d'énormes investissements dans les milliers de start-up qui promettaient des innovations. Lorsque l'on s'est rendu compte que leur technologie n'étaient pas à la hauteur de leurs ambitions, les investissements se sont retirés brutalement, et de nombreuses sociétés ont fait faillite.

Cette crise boursière n'a pas eu d'effet réel sur l'économie, grâce au grand nombre de petites entreprises touchées. Cela a permis d'absorber le choc. De plus, les infrastructures, comme l'installation de la fibre optique sont restées et ont permis la création d'autres innovations.

Ce n'est pas ce qu'on risque de retrouver avec l'IA. La plupart des entreprises du secteur sont des poids lourds de la bourse, leurs importants profits leur donnent de solides appuis. Elles pourraient donc plus facilement absorber la chute de leur cours. La mauvaise nouvelle c'est que côté infrastructures, les data centers et les logiciels perdent

très vite de leur valeur, ils ne seront donc pas très utiles à l'avenir.

Que risquent nos économies ?

Que se passerait-il si cette bulle venait à éclater ? Pour sûr, un effondrement boursier. La véritable question est de savoir si la crise financière se transmettrait à l'économie réelle. Même si les entreprises de la tech disposent de solides ressources, la chute d'une d'entre elles aurait des conséquences dramatiques.

C'est parce que le marché est concentré en une poignée d'entreprises, qui s'endettent pour se financer entre elles. Si l'une d'entre elles tombe, elle entraînerait toutes les autres dans un gigantesque effet domino.

entreprises, qui s'endettent pour se financer entre elles. Si l'une d'entre elles tombe, elle entraînerait toutes les autres dans un gigantesque effet domino. L'experte chiffre les pertes à 35 000 milliards de dollars.

Samuel Weiss, L2 LSO

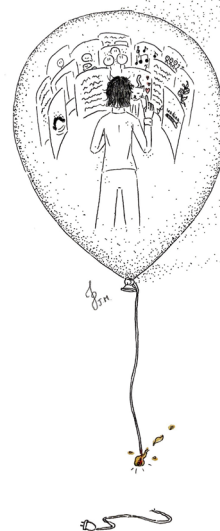


Illustration par Jeanne Milan.

Le Suneung : Le Mythe, l'Examen, et le Creuset des Inégalités Coréennes



crédit image : Louane De Troyer-Coullet.

Il existe un jour en Corée du Sud où le silence est imposé par la loi, où les avions ont l'interdiction de décoller et où l'économie nationale tourne au ralenti. Ce n'est ni une fête religieuse, ni une crise politique, mais le jour du Suneung. Véritable clé de voûte de la société coréenne, cet examen ne se contente pas d'évaluer des connaissances : il scelle des destins. Plongée au cœur d'un rite de passage impitoyable, où l'honneur des familles et l'avenir d'une génération se jouent en quelques heures.

Le Suneung (ou Suhak Neungnyeok Sihyeom, Test d'Aptitude Scolaire Universitaire) est bien plus qu'un simple examen d'entrée à l'université. Institué en 1993 en remplacement du précédent examen (le Haklyeok Gosa), il est rapidement devenu le pilier central du système méritocratique sud-coréen. Il est l'aboutissement d'une tradition confucéenne où la connaissance et la réussite académique sont les voies royales vers l'ascension sociale et le prestige familial. Cet examen annuel unique, qui se tient le deuxième jeudi de novembre, est le seul critère décisif pour l'entrée dans les établissements supérieurs les plus prestigieux, notamment les trois universités S.K.Y. (Seoul National, Korea, Yonsei). Réussir le Suneung est perçu non seulement comme une réussite personnelle, mais comme une obligation familiale et sociale. Il détermine non seulement la carrière, mais influence également les perspectives de mariage, la position sociale future et même la santé financière des parents, qui ont investi des fortunes dans l'éducation de leur enfant.

Le Suneung est donc une machine à trier les élites, mais il est aussi le miroir de l'hyper-compétition (ou chidae-ipshi) qui caractérise la société coréenne.

L'importance de l'examen est illustrée par les mesures extrêmes prises par le gouvernement pour garantir son bon déroulement, transformant ce jour en une véritable mise en scène nationale. C'est la Journée du Silence Absolu !

“Aujourd'hui, le Suneung n'est plus seulement une bataille de neurones, c'est une guerre de tranchées où les meilleures armes s'achètent à prix d'or dans les instituts privés”

La Logistique de l'Urgence

Le Ciel Interdit : Pendant l'épreuve d'écoute en anglais, qui dure environ 25 minutes, tous les décollages et atterrissages d'avions sont suspendus sur le territoire coréen. Les vols en cours d'opération sont obligés de maintenir une altitude élevée pour minimiser le bruit. Cette mesure symbolise le sacrifice collectif au nom de la réussite étudiante.

La Mobilisation de l'État : Les heures de pointe sont décalées (banques, bureaux, bourse ouvrent plus tard) afin de fluidifier le trafic routier. Des bus et des rames de métro supplémentaires sont déployés.

Les Escortes Policières et Militaires : Des milliers d'agents de police, y compris des motards et des véhicules de l'armée, sont réquisitionnés. Leur mission est d'assurer l'arrivée ponctuelle de tout candidat retardataire ou victime d'un imprévu, les transportant à grande vitesse jusqu'à leur centre d'examen. Ces images d'étudiants stressés et essoufflés escortés par la police sont emblématiques du Suneung.

Les Rituels de Soutien

L'Ambiance de Ferveur : Devant les centres, les étudiants des années inférieures se rassemblent pour des cérémonies d'encouragement bruyantes, chantant des slogans et se prosternant pour supplier la chance. Ces rituels collectifs transfèrent la pression des épaules des candidats vers l'espace public.

Le Cadeau de la Réussite : Les cadeaux traditionnels offerts aux candidats sont hautement symboliques : le Yut (bonbon collant), pour que la réussite "colle" à l'étudiant, ou la fourche (symbole de chance) pour "piquer" les bonnes réponses.

L'examen lui-même est une épreuve d'endurance cognitive brutale, s'étalant sur neuf heures et couvrant cinq domaines, du coréen aux mathématiques et aux langues étrangères. Le format est à la fois intensif et exténuant.

L'Ombre Dévorante des Hagwon

Le Suneung n'est plus une compétition d'intelligence pure, mais une guerre des ressources éducatives. Le phénomène des Hagwon (écoles privées intensives) est central.

Le Coût Social : Pour obtenir les scores nécessaires, la quasi-totalité des étudiants fréquentent ces académies après l'école, prolongeant leurs journées d'étude jusqu'à minuit. Ce système crée une double journée scolaire et représente un coût financier astronomique pour les familles.

L'Aggravation des Inégalités : L'accès aux Hagwon les plus performants est directement lié aux revenus parentaux. Le Suneung, censé être méritocratique, est ainsi critiqué pour être un reproducteur d'inégalités, rendant l'ascension sociale de plus en plus difficile pour les classes défavorisées.

Le Stress et la Santé Mentale

Le niveau de stress engendré par cette compétition est un problème de santé publique. Les étudiants sont soumis à une pression à la performance constante, souvent intériorisée comme la peur de décevoir leurs parents. La Corée du Sud fait face à des taux élevés de stress et de dépression chez les adolescents, soulignant le prix humain de cette quête d'excellence. L'échec au Suneung est parfois perçu comme un déshonneur irrattrapable...

En conclusion, le Suneung demeure une institution paradoxale. D'une part, il incarne la discipline, la rigueur et l'excellence qui ont contribué au "miracle économique" de la Corée du Sud. D'autre part, il est la source d'une anxiété sociale généralisée et un facteur d'inégalités croissantes. Face à ces enjeux, des débats récurrents sur la réforme de l'éducation et l'allègement de l'examen sont menés par les autorités. Cependant, tant qu'il n'existera pas de voie alternative aussi clairement reconnue pour l'intégration de l'élite professionnelle, le Suneung restera le juge suprême et l'événement le plus attendu et le plus redouté du calendrier coréen. Sa remise en question est intrinsèquement liée à la capacité de la société à élargir les critères de réussite au-delà de la seule performance académique.

Malak BEN BELGACEM L2 LSO

Formule 1 : les Grand Prix réchauffent la planète à grande vitesse

Depuis quelques années, la Formule 1 attire une nouvelle vague de passionnés. Alors forcément, au moment d'entendre les moteurs vrombir, la nouvelle génération se retrouve devant un problème éthique : est-ce éco-responsable de soutenir de tels événements ?

Grosses voitures, courses aux quatre coins du monde et sponsors à foison. C'est ce que promet chaque année une saison de Formule 1. Popularisé par la série Drive to survive sur Netflix, le sport motorisé semble peu en phase avec les enjeux écologiques. Dénoncé comme un sport polluant, les grands prix sont sous le feu des critiques, comme à Silverstone en 2022, où des manifestants écologistes ont envahi le circuit en guise de protestation. Le Formula One Group, qui organise ces événements à travers le monde, espère atteindre la neutralité carbone en 2030 ou, a minima, une réduction de 50% de ses émissions par rapport à 2018. Mais comment la firme veut-elle s'y prendre ?

D'abord, il faut savoir que la F1 est à la pointe de l'innovation automobile. Comme avoir la "meilleure voiture" est déterminant sur le circuit, les écuries investissent des millions d'euros dans la R&D. Depuis 2014, elles sont toutes équipées de motopropulseurs hybrides, et la recherche de vitesse permanente pousse à l'utilisation de matériaux légers et aérodynamiques pour limiter la perte d'énergie. Pour la prochaine saison, il a déjà été annoncé que la réglementation imposera à tous les pilotes de rouler intégralement au biocarburant. Mais en réalité, les 168 720 tonnes de CO₂ émis par le championnat du monde sur l'année 2024 viennent très peu des voitures.

Si la F1 est polluante, c'est pour se qui se passe derrière la piste, du côté de la logistique. Ainsi, chaque week-end, il faut acheminer équipements et personnels d'une course à l'autre pour monter et démonter toutes les infrastructures, parfois de l'autre côté du globe. Si des tentatives de rationaliser le calendrier vont être réalisées pour limiter les aller-retours inutiles, cela paraît bien insuffisant au regard de l'empreinte carbone laissée.

En plus, le groupe n'intègre pas la venue du public à ses statistiques, alors qu'on sait qu'il est un facteur important de pollution sur ce type d'événement. C'est en tout cas ce que déclare Lucas Hauchard, alias Squeezie. Le streamer est assez transparent lorsque ses abonnés lui posent la question du coût écologique des GP Explorer, des courses de F4 où s'affrontent des personnalités connues d'Internet. Du 3 au 5 octobre, la dernière édition a attiré plus de 80 000 personnes par jour. Squeezie affirme que le circuit Bugatti est le mieux placé en France pour réduire les coûts de déplacements, difficilement contrôlables. En étant à proximité de Paris et de la gare du Mans, les organisateurs peuvent plus facilement inciter au covoiturage et aux mobilités douces. Même si cela fait appel à la responsabilité de chacun, des

mesures ambitieuses pourraient être développées en F1, quand on sait que les GP accueillent au moins autant de spectateurs, et souvent beaucoup plus.

Mais là où l'empreinte écologique de la F1 est la plus néfaste, c'est sans doute dans son caractère symbolique. En effet, la série Netflix ou le film F1 (2024) s'inscrivent dans un vieux processus de commercialisation. C'est un fait complètement assumé par la plupart des professionnels : la F1 est une immense vitrine publicitaire et arrive chaque année avec son lot de marques et sponsors. Si les écuries McLaren ou Red Bull ne représentent pas les entreprises les plus responsables écologiquement, le championnat du monde fait partout la promotion

d'Amazon, Petronas ou MSC Croisières. Même les pilotes deviennent des symboles de luxe, avec grosses voitures, champagne et vêtements de marque. Par bien des aspects, la F1 se rend désirable en poussant le téléspectateur à la consommation à outrance, quitte à mettre de côté sa conscience écologique.

“ Par bien des aspects, la F1 se rend désirable en poussant le téléspectateur à la consommation à outrance, quitte à mettre de côté sa conscience écologique. ”

On le voit bien en Formule E, un championnat alternatif à la F1, où concourent seulement des voitures électriques. Même si le championnat est moins commercial et moins polluant, il peine à susciter l'engouement du public et reste peu spectaculaire. Au crépuscule de la saison 2025, concilier sport à grand spectacle et écologie apparaît de plus en plus complexe sans changements structurels, tant sur le modèle que sur les mentalités.

Martin Tourasse-Beauvert, L3 LISS



Illustration par Sophie Pignarre.

Des recommandations culturelles qui font rêver...

Séries/ Dramas :

Orphan Black : Un soir, Sara voit une femme qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau mettre fin à ces jours. Après réflexion et voulant fuir ces problèmes, elle prend la place de cette dernière. Elle va par la suite faire une découverte qui va bouleverser le cours de sa vie : elle a des clones et elles sont la cible d'un tueur qui tente de les éliminer. Elle va donc devoir enquêter pour avoir des réponses à ses questions tout en évitant la menace qui les guette. Cette série canadienne est disponible sur M6+.

Our Unwritten Seoul : Mi-ji et Mi-rae, deux sœurs jumelles parfaitement identiques avec des destins opposés se retrouvent toutes les deux à un carrefour de leur vie. Mi-ji était une athlète lorsqu'elle était au lycée, mais après une blessure, elle tombe en dépression. Depuis, sa vie est loin d'être comme celle des trentenaires de son âge. Sa sœur, Mi-rae, a tout réussi : elle est cadre dans une grande entreprise, faisant la fierté de leur famille. Néanmoins, des circonstances vont les pousser à échanger leurs vie pendant quelques temps, ce qui va leur permettre de se redécouvrir, de se comprendre et de trouver le bonheur. Cette série coréenne est disponible sur Netflix.



Films :

Queen of Katwe (La dame de Katwe) : Ce film, inspiré de faits réels, nous raconte l'histoire de Phiona Mutesi, une jeune fille qui grandit dans un bidonville en Ouganda avec sa famille. Elle va se découvrir un talent pour les échecs grâce à un ancien joueur de football devenu missionnaire qui va essayer de transmettre sa passion pour ce jeu aux jeunes. La mère de Phiona est, dans un premier temps, réticente à cette idée, puis elle comprend que la passion de sa fille peut changer sa vie, notamment lorsqu'elle commence à remporter de plus en plus de tournois. Ce film est disponible sur Disney +.

Rise, la véritable histoire des Antetokounmpo : Dans ce film biographique, on suit la vie de la famille Antetokounmpo, émigrés nigériens vivant en Grèce. La fratrie de cinq enfants va être confrontée aux nombreux aléas de la vie, mais lorsque Giannis et Thanasis vont découvrir le basket, une passion va naître en eux. On va donc suivre leur ascension vers les plus hautes sphères du basket. Entre talent, efforts et opportunités, les frères vont finir par intégrer la NBA et devenir des superstars du basket. Ce film est disponible sur Disney +.

Musique :

Leon Thomas : Artiste américain de R&B, il s'est fait connaître il y a plusieurs années pour son rôle d'André dans la série Nickelodeon, Victorious. Depuis, il écrivait et produisait des chansons pour de nombreux artistes, notamment Ariana Grande, sa co-star dans la série, ou encore SZA. Depuis quelques années, il a commencé à écrire pour lui-même et il a gagné en reconnaissance sur la scène R&B avec son single MUTT. C'est un artiste qui joue des instruments lui-même que ce soit dans ces morceaux ou en concert. Morceaux à écouter : Mutt, Vibes don't lie, Treasure in the Hills, My muse et 5MoreMinutes.

Katseye : Girl-group (groupe de filles) de musique pop composé de 6 filles d'horizons différents. Il a été créé via un Survival show, la Dream Academy (l'académie de la pop), disponible sur Netflix. Pour créer ce groupe, les méthodes d'apprentissage des groupes de Kpop ont été utilisées afin de créer des superstars mondiales aussi douées en chant qu'en danse. Morceaux à écouter : Gnarly, Touch, M.I.A, Gameboy et Gabriela.

Animés/Manga :

Fullmetal Alchemist Brotherhood : Dans un monde où l'alchimie est élevée au rang de science universelle, on suit deux frères : Edward et Alphonse Elric. Lorsqu'ils étaient plus jeunes, ils ont tenté de ressusciter leur mère. Néanmoins, en faisant cela, ils enfreignent un interdit et se voient punir. Ainsi, Edward perd son bras et sa jambe et Alphonse tout son corps, excepté son âme, que son frère réussit à sceller dans une armure. Leur objectif va donc être de trouver la pierre philosophale afin de retrouver leurs corps. Cet animé est disponible sur Netflix.

Frieren : Frieren, une elfe qui a vécu plusieurs millénaires, va prendre conscience de la valeur du temps après le décès d'un de ces compagnons de quête avec qui elle a voyagé pendant 10 ans, Himmel. Elle va donc entreprendre un voyage avec les disciples de ses anciens compagnons, Fern et Stark, vers un endroit où elle pourra parler une dernière fois à Himmel. L'univers de cette œuvre est fantastique avec de la magie, des créatures imaginaires et des décors somptueux. Cet animé est disponible sur Netflix.

Séverine Guerrier - L3 EID

PAUSE JEUX AVEC LA PLUME

	3	4		7	8	9		2
6	7		1	9	5	3		8
1	9		3	4			6	7
	5	9		6	1	4	2	3
4		6	8		3		9	1
7	1	3		2		8	5	
9	6		5	3	7	2		4
	8	7		1	9		3	5
3	4		2	8		1	7	

TROUVE LES MOTS SUIVANTS :

RÊVERIE . ONIRIQUE . ILLUSION . ESTHETIQUE .
VŒU . MAGE . EPOPEE . AMBITION . SONGE

H	P	M	P	S	O	N	G	E	O	F	B
G	G	A	G	Y	G	E	Q	G	O	L	E
U	H	G	H	F	H	J	P	U	R	U	E
O	R	E	V	E	R	I	E	O	R	T	S
I	U	E	X	T	U	H	S	A	P	I	T
L	O	X	G	E	T	E	T	O	N	E	H
L	T	U	L	S	H	T	H	H	R	H	E
U	O	R	H	R	M	V	O	E	U	A	T
S	U	A	M	B	I	T	I	O	N	K	I
I	T	H	G	U	O	L	D	S	B	G	Q
O	O	O	N	I	R	I	Q	U	E	I	U
N	K	C	O	U	G	H	H	G	U	O	E